

Eddie

Debout devant la porte de sa maison de Clapham, Eddie inspira profondément, profitant une dernière fois de cette nuit glaciale et espérant se défaire des odeurs de débauche, que Diane avait visiblement décidé de rayer de sa vie. Ses vêtements sentaient la cigarette et son haleine le whisky et la bière ; il lui faudrait prendre une douche pour se débarrasser de ce parfum de femme.

Il remarqua alors que leurs voisins retiraient à leur tour les carreaux noirs et blancs victoriens qui décoraient les marches du perron. Eddie les avait enlevés dès qu'ils avaient hérité de la maison.

Ils avaient également remplacé la vieille salle de bains par un ensemble vert avocat contemporain et installé le chauffage central, décidés à se débarrasser pour de bon de la corvée de feu de bois. Il s'était senti libéré d'un poids, à cette époque. Adieu les vieilleries ! C'était ça, le progrès : aller de l'avant sans regarder en arrière. Ça n'avait jamais été son genre, de toute manière. Et ça ne le serait jamais.

Diane n'avait pas été emballée par ces rénovations. Elle aimait la maison dans son jus et avait soutenu que cette mode reviendrait ; elle refusait tout simplement d'altérer les souvenirs que sa maison d'enfance recélait.

— Mais lorsqu'on voudra vendre pour acheter plus grand, personne ne s'intéressera à un taudis pareil, avait-il répliqué, agacé qu'elle ne saisisse pas qu'elle était la seule personne au monde à ne pas aimer vivre au vingtième siècle.

Elle s'était alors emportée, comme c'était souvent le cas désormais, surtout après un verre de vin.

— Nous n'avons pas besoin d'acheter plus grand. De toute manière, on ne pourra jamais se le permettre, non ?! avait-elle gémi de cette voix aiguë qui ne l'avait plus quittée depuis quelques années maintenant.

Certes, ils avaient du mal à joindre les deux bouts, mais Eddie regrettait que Diane manque à ce point d'ambition. De toute façon, la loi foncière en faisait sa maison, même s'ils l'avaient héritée des parents de sa femme. S'il voulait la vendre, rien ne l'en empêcherait. Ces vieilles portes en bois, ce parquet et ces éviers en pierre le déprimaient. Il avait dit qu'il refuserait de vivre dans un musée. Alors tout était parti.

Eddie soupira. Il devait avouer ne pas avoir fait grand-chose dans la maison, cette année. En vérité, il pouvait y mettre toutes les chaises de plastique orange du monde, le numéro 47 ne serait jamais le foyer qu'il espérait.

Il poussa faiblement la porte et entra à contrecœur, aussitôt assailli par une odeur de lait caillé et de couches sales. Il n'avait qu'une seule envie : prendre ses jambes à son cou.

Diane apparut, l'incarnation du laisser-aller. Des mèches grasses encadraient son visage et elle portait un jean informe et un tee-shirt trempé de sueur.

Cependant, Eddie ne pouvait qu'être admiratif devant sa silhouette qui dissimulait si bien ses deux grossesses. Il en restait bouche bée chaque fois qu'il la regardait.

Même si elle allaitait, elle avait une petite poitrine et ne portait donc pas de soutien-gorge ; ses tétons qui

pointaient sous son haut le provoquaient constamment, à l'instar de ses longues jambes et de son joli petit derrière. Eddie ne parvenait pas à comprendre comment elle pouvait autant refuser le progrès quand tout son corps semblait être fait pour cette époque. Dans les années soixante, elle aurait lutté pour qu'on la regarde : les hommes voulaient des formes généreuses auxquelles se retenir. Mais aujourd'hui, son corps svelte en faisait une véritable déesse. Du moins après une bonne douche. Sans un mot, Diane posa le bébé dans les bras d'Eddie. Son script tomba par terre et les pages s'étalèrent tels les pétales d'une rose fanée. Il regretta aussitôt de ne pas les avoir numérotées. Diane esquissa un haussement d'épaules indifférent et disparut dans la cuisine.

Cela faisait longtemps qu'ils ne prenaient plus la peine de communiquer entre eux. Eddie n'avait pas besoin d'entendre Diane lui annoncer qu'elle avait passé une mauvaise journée, que le bébé faisait ses dents et avait été insupportable, ou encore que ses couches avaient été particulièrement remplies. Diane s'était suffisamment plainte de tout cela, avec le bébé, et leur aîné, des années plus tôt : c'était toujours la même histoire. Eddie ne pouvait rien y faire, et Diane était persuadée que cela lui convenait très bien. Eddie lui-même était incapable de savoir si elle avait raison ou tort, aujourd'hui.

Sans réfléchir, il coinça la petite ronchonnette sur sa hanche et plaqua le front contre le mur de l'entrée. Il avait les joues rouges ; c'était sûrement le whisky. Il aurait dû se cantonner aux pintes, il n'aurait pas dû se laisser aller à boire de l'alcool fort au déjeuner, mais comment résister ? Cette fille était tellement amusante... Frivole. Facile. Et puis, il savait qu'elle devenait cochonne après quelques verres de whisky. Rien ne valait une après-midi passée au lit, en dehors d'une après-midi *cochonnette* et *adultère* passée au lit. Le papier peint en vinyle était

frais sur son front. Il arborait des carrés marron sur un fond légèrement plus clair. Le sol, quant à lui, était en dalles de chêne-liège. C'était Eddie qui avait choisi ces éléments de décoration, mais aujourd'hui, il les regrettait. L'espace d'un instant, il eut l'impression d'être dans un asile de fou, sauf que les murs de sa chambre n'étaient pas rembourrés.

Eddie se força à regarder Zoe. C'était un gros bébé. Les mamies qui s'extasiaient au-dessus de son berceau juraient que c'était un joli bébé, un bébé « comme il faut ». Mais ces femmes avaient été mères durant la guerre et aimaient les gros bébés. Eddie, lui, n'aimait pas particulièrement l'apparence de sa fille. Il aurait préféré qu'elle soit moins... joufflue. Cette enfant semblait étriquée dans ses couches et ses robes, aucun chapeau ne tenait sur sa tête, et enfiler correctement ses collants sur ses cuisses potelées tenait du miracle. Son front se confondait avec son nez et elle n'avait pas de cou. Dean était pareil. Eddie s'était dit qu'il mincirait une fois qu'il tiendrait sur ses jambes, mais ça n'avait pas été le cas. Malgré ses cinq ans, il s'habillait déjà en huit ans. Le bas de ses pantalons était toujours maculé de boue, Diane étant trop paresseuse pour lui faire des ourlets. Paresseuse ou incapable, d'ailleurs.

Enfin, avec un garçon, vous pouviez toujours vous consoler en songeant que vous aviez fait un costaud, peut-être même un futur joueur de rugby. En 1976, la minceur était synonyme de réussite ; le surpoids présageait tout le contraire.

Eddie écrivait pour la BBC. On attendait de lui un certain standard, quant à son apparence. Il côtoyait du beau monde. Il était même persuadé que dans son entourage se cachaient de futures icônes. Il était censé avoir les cheveux mi-longs et de longues pattes sur les joues, porter des pantalons en velours côtelé à taille

dangereusement basse et d'horribles pulls à col roulé qui ne laissaient pas voir un centimètre carré de peau. Les gens parlaient du principe que les drogues et l'amour libre étaient son lot quotidien, que sa femme était un ancien mannequin qui, aujourd'hui, ne tenait pas sans sa dose de Valium et d'alcool. Les gens pensaient que chacune de ses nuits était une nuit de débauche.

Personne ne viendrait coller des gosses au tableau. Et s'il y en avait, ils devaient être squelettiques et capricieux, comme n'importe quel enfant. Ils devaient porter des costumes amusants à longueur de temps et arborer de longs cheveux blonds rendant leur sexe indéfinissable, comme les petits Scandinaves ou les petits Américains. Dean, lui, faisait davantage penser à Billy Bunter¹. Eddie mettait la faute sur les tonnes de riz au lait, de glaces et de pancakes dont Diane le gavait. Et il savait pourquoi elle agissait ainsi : les enfants ne pleuraient pas la bouche pleine. Feignasse.

Sa mère l'avait pourtant prévenu que Diane ne remplirait pas son rôle d'épouse. Qu'elle ne savait pas cuisiner, coudre ou encore prendre soin de la maison. Il avait conscience de tout cela, et c'était justement ce qui lui avait plu. Il pensait qu'elle était comme lui. Téméraire et cynique. Égoïste. Que des traits de caractère qui l'avaient attiré. Aujourd'hui, il n'en voyait que les mauvais côtés.

Eddie suivit sa femme dans la cuisine. Il se laissa aller un bref instant à espérer qu'elle avait préparé quelque chose à manger. C'était évidemment une idée ridicule. Même si elle avait été le genre d'épouse à préparer son repas, il était rentré avec deux heures de retard : son dîner aurait été soit froid, soit carbonisé, de toute façon. Quoi qu'il en soit, aucune trace de nourriture dans cette

1 Personnage de fiction rondouillard.

pièce froide et humide où planait un mélange d'odeurs d'égouts et de pourriture. L'air vicié et la négligence étaient tout ce que la cuisine avait à offrir sur un plateau.

Diane laissait constamment la radio allumée en fond sonore. Elle baissa le volume afin de ne pas gêner le bébé – c'est en tout cas ce qu'Eddie supposait –, mais cela ne fit que l'irriter davantage. Comment pouvait-il apprécier la musique ou écouter les informations si elle baissait autant le son ? Il coupa la radio d'un geste agacé, le silence brutal interrompu seulement par le robinet d'eau chaude qui gouttait. Cela faisait quelque temps maintenant qu'il devait le faire réparer, mais il doutait fortement que ça arriverait un jour.

Eddie ne parvenait pas à comprendre que la cuisine puisse être dans un tel état malgré le peu d'activité qui y régnait. Le lino collait sous les pieds – il avait l'impression de patauger dans une mer de Patafix, chacun de ses pas se faisant accompagner d'un bruit spongieux. La table ronde en plastique était recouverte de vaisselle sale et de pots de toutes sortes, restes du petit-déjeuner, du déjeuner et du goûter des enfants. Son œil critique remarqua aussitôt la plaquette de beurre ouverte en train de rancir. Il y avait des bocaux de pâtes de fruits, une bouteille de lait qui avait tourné, une autre de ketchup maculée de taches et des assiettes pleines de graisse suggérant que le dîner de Dean avait consisté en des œufs au plat. Ils seraient de nouveau visités par les souris si elle ne faisait pas plus attention. Ils prenaient rarement le repas en famille. Eddie se fichait bien qu'ils mangent ensemble le dimanche – cette habitude de se rassembler autour d'un rôti et de deux pauvres légumes était trop bourgeoise et désuète à ses yeux –, mais il l'aurait apprécié si de temps à autre, elle avait cuisiné des pâtes ou un curry, la gastronomie étrangère n'ayant rien de bourgeois. Il aurait aimé inviter des amis à dîner. Ils

auraient pu utiliser leur service à fondue autour d'un bon verre de vin rouge – ils s'étaient acheté une carafe spéciale lors de leur lune de miel hispanique. Où donc était-elle passée, d'ailleurs ? Comment cela se faisait-il que la moindre de leurs casseroles était sortie mais que la carafe était aux abonnés absents ? Diane avait-elle volontairement éliminé tout souvenir de leur lune de miel ? Elle ne remontait qu'à six ans, et pourtant, il avait le sentiment que cela faisait une éternité.

Malgré l'étroitesse de la cuisine, le séchoir en bois faisait littéralement partie des meubles, en permanence envahi de linge humide étendu de telle façon qu'Eddie avait l'impression de faire face à des cadavres. À côté de la porte, deux seaux en plastique servaient de poubelles à couches.

Des dizaines de tasses et de verres jonchaient la cuisine, chacun développant son propre microcosme. Partout, des miettes étaient répandues à la manière de confettis. Diane mangeait dix biscuits à thé par jour. Avec deux pommes et quelques verres de vin, elle parvenait à rester en dessous de la barre des mille calories et s'assurait ainsi qu'on voie toujours ses os sous sa peau. Dernièrement, elle avait laissé tomber les pommes au profit d'un verre de plus.

La pièce avait clairement besoin d'être aérée, mais la fenêtre était bloquée.

Cette cuisine était la chambre 101 d'Eddie. Il n'y avait aucun rat, contrairement au roman de George Orwell, mais dans cette pièce, il se sentait mourir à petit feu. Ils n'y parlaient pas des manifestations du moment, des morceaux de David Bowie, ni même de l'arrivée de la permanente et des choppers. Le genre de conversations auxquelles se limitaient Eddie et Diane (s'ils décidaient de se parler) concernaient les enfants (« le petit s'est fait un bleu en tombant », « la petite a des plaques rouges »),

ou alors, Diane pleurnichait pour réclamer quelques livres afin de s'acheter une nouvelle huche à pain ; sa tante était passée ; sa tante pensait qu'il leur fallait de nouveaux rideaux ; sa tante se demandait quand il chercherait un job qui paierait mieux.

Selon la quantité de vin qu'elle avait absorbée auparavant, Diane pouvait aller jusqu'à hurler qu'elle aussi, elle se le demandait. Après tout, il avait un diplôme ! Pourquoi perdait-il son temps à écrire ? L'écriture ne payait pas. Elle aurait dû épouser un comptable. C'était ce que sa tante disait, et c'était exactement ce qu'elle pensait.

Eddie connaissait des hommes qui frappaient leur femme. Ça ne lui était jamais arrivé et ce n'était pas son genre. Vous ne frappez pas votre femme, lorsque vous lisez le *Tribune*. Mais parfois, quand il l'écoutait baver sur lui, il s'imaginait s'emparer d'un de ces torchons crasseux dont il était cerné et l'enfoncer dans sa bouche. Il ne voulait pas précisément l'étouffer, non. Il voulait juste qu'elle se taise.

Il baissa les yeux sur sa grosse alliance en or. Il n'aurait jamais songé que les choses se passeraient ainsi. Il suffoquait.